

Alain Trouvé

Professeur émérite, Université de Reims Champagne-Ardenne

**La psychanalyse en débat
— Aragon et l'Inconscient**

Résumé. — Quel statut pour la psychanalyse dans une époque privilégiant en matière de psychisme les approches objectives ? De Wittgenstein à Popper et à Lévi-Strauss, des objections de fond ont été posées contre l'idée d'une science analytique suspectée de ne forger que des illusions discursives. La posture de l'ironie critique adoptée par l'écrivain Aragon recouvre une vision plus nuancée conduisant à pluraliser l'idée d'inconscient – notion plutôt que concept – et à reconnaître, par le transfert, la part de l'autre, donc du lecteur dans l'exploration continue de l'humain. Ses derniers livres métaphictionnels se rapprochent de la complexité déployée par Foucault qui distingue la science, objective, et le savoir, forgé à l'intersection des discours. L'un et l'autre s'attachent à une archéologie de la parole, mise en figures dans le théâtre littéraire aragonien, quand le philosophe articule dans sa pensée réflexive différentes formes de la rationalité.

Mots clés : science – savoir – concept – notion – réfutabilité – Inconscient – transfert – mythe – figure – archéologie – théâtre – parole

Abstract. What status for psychoanalysis in an era favoring objective approaches in matters of psyche? From Wittgenstein to Popper and Lévi-Strauss, fundamental objections have been raised against the idea of an analytical science suspected of only forging discursive illusions. The posture of critical irony adopted by the writer Aragon covers a more nuanced vision leading to pluralize the idea of the unconscious – notion rather than concept – and to recognize, through the transfer, the part of the other, therefore of the reader in the continuous exploration of the human. His latest metafictional books come close to the complexity deployed by Foucault which distinguishes science, objective, and knowledge, forged at the intersection of discourses. Both are attached to an archeology of speech, put into figures in the Aragonian literary theater, when the philosopher articulates in his reflective thought different forms of rationality.

Keywords : science – knowledge – concept – notion – refutability – Unconscious – transfer – myth – figure – archeology – theater – speech

En un demi-siècle, la psychanalyse est passée dans le champ des sciences humaines du statut de discipline hégémonique pour la compréhension du psychisme à celui de pseudo-science inefficace quand elle n'est pas néfaste. Ont pris le relais des études privilégiant les enquêtes quantifiables, les données biologiques fournies par l'imagerie médicale et la recherche d'un support génétique du trouble psychologique. Nous entendons ici sous l'appellation cognitivisme, l'ensemble de ces approches aujourd'hui considérées comme seules garantes de scientificité. Il ne s'agira pas d'en discuter le bien-fondé, mais de réfléchir sur l'exclusion de la psychanalyse du champ de la connaissance. Quelle validité et quel statut accorder à cette discipline ?

Le procès en scientificité contre le freudisme remonte aux débuts du XX^e siècle. Il est mené par des philosophes ou de grandes figures des sciences humaines. Au cœur du débat, une certaine idée de la rationalité, et la question de l'inconscient. *L'Interprétation des rêves* esquisse une théorie de l'Inconscient en opposant le *contenu manifeste* des rêves et leur *contenu latent* et en proposant une méthode d'interprétation. Mais l'inconscient, ainsi mis au jour, n'est peut-être que celui de contenus refoulés, autrement dit de la névrose. Un pan seulement du trouble psychique. L'interprétation analytique est par ailleurs suspectée d'être le produit d'une construction discursive, toujours la même, incapable de rendre compte de la pensée dans sa richesse et sa diversité.

Pourtant, au sein de la psychanalyse, les approches sont loin d'être figées dans une doxa, tant l'héritage freudien, chez ceux qui revendiquent une filiation, apparaît diversifié, entre les courants anglo-saxon (Klein, Bion, Winnicott), américain (Hartman et l'égopsychologie), français, de Lacan à la psychothérapie institutionnelle, à laquelle fait écho, plus récemment, une médecine narrative née aux États-Unis et revenue en Europe.

Artistes et écrivains adoptent, quant à eux, des attitudes variées vis-à-vis de la psychanalyse et d'un inconscient à l'œuvre dans l'écriture-lecture : quelques-uns prennent la posture de l'ignorance superbe ou candide, d'autres, plus nombreux, tiennent compte de la révolution introduite par Freud dans le champ culturel, oscillant parfois entre rivalité (Breton) ou pratique parallèle de la cure et de l'écriture (Perec). D'autres encore lui font écho en jouant sur la dimension réflexive de leurs écrits. Tel nous paraît être le cas d'Aragon dont l'œuvre entière, du *Paysan de Paris* (1926) à *Théâtre / Roman* (1974) pense activement l'inconscient au sein de la relation littéraire, ménageant une place spécifique au lecteur comme sujet second et interprétant.

Nous voudrions par un état des lieux et une rétrospection poser quelques jalons afin de saisir la mutation idéologique actuellement en cours. Aragon y sera déjà convoqué à travers un passage de son roman *Blanche ou l'oubli* (1967). Son écriture, partagée entre considération vis-à-vis de la psychanalyse et ironie critique, nous donne peut-être le moyen de repenser l'inconscient en le pluralisant : le concept fait place à la notion, moins homogène, voire, simplement, à la question. La réflexion d'Aragon sur une pensée à l'œuvre dans la pratique littéraire croise de manière plus ou moins explicite celle de Michel Foucault, dont les livres des années 1960 introduisent une différenciation entre science et savoir.

Un statut controversé : quelques jalons

En 2001, Michel Onfray n'hésite pas à intituler un essai *Le livre noir de la psychanalyse*. Elisabeth Roudinesco lui répond dans un article : « Michel Onfray et le fantasme antifreudien » (*Le Monde* du 15 avril 2010). La phase conquérante qui culmina au XX^e siècle avec l'émergence du lacanisme a fait place à un repli défensif qui ne signe pas une fin. L'hégémonie passée a généré quelques dérives à corriger.

Dans le champ parallèle du soin psychique, les attaques se font plus directes sur fond de lutte idéologique et politique. Fin 2025, le projet d'amendement 159 est programmé pour examen au Sénat ; il exclurait les thérapeutes par la parole de tout remboursement de soins. C'est toute la psychiatrie de secteur qui se trouve menacée. La pédopsychiatrie de secteur est-elle-même l'héritière du courant désaliéniste, né durant la Deuxième Guerre Mondiale à Saint-Alban (31), sur une terre de résistance à toutes les oppressions. Sous l'impulsion de grandes figures de la psychiatrie comme François Tosquelles et Lucien Bonnafé, furent alors jetées à la clinique de La Borde les bases de la Psychothérapie institutionnelle : ouverture des asiles et insertion des personnes atteintes de troubles mentaux dans le tissu social, par la participation à des activités artistiques et culturelles. La Psychothérapie institutionnelle est un des prolongements les plus féconds du courant analytique auquel il faut associer les travaux de Jean Oury. Le fondement en est l'intuition du rôle crucial de la parole et de l'expression transférentielle sous toutes ses formes pour une prise en charge appropriée et constructive du dysfonctionnement mental.

Les attaques politiques contre la psychanalyse se sont largement nourries de certaines dérives observées dans le traitement de l'autisme. Pierre Délion, psychiatre et psychanalyste, reconnaît que « des parents ont vécu douloureusement les prétentions de certains psychanalystes à "guérir" l'autisme, alors que les résultats escomptés n'étaient pas au rendez-vous¹ ». Pour autant, il est préoccupant de vouloir exclure toute thérapie par l'écoute et la parole des soins pris en charge par l'Etat.

Une complémentarité entre les approches serait au contraire souhaitable. C'est ce que réclame Délion dans un autre livre récent, *Psychothérapie institutionnelle et complexité*², dont le titre renvoie à la pensée d'Edgar Morin. Nombre de chercheurs ont plaidé pour la synergie née d'une reconnaissance mutuelle. Citons seulement, à titre d'exemple, l'ouvrage de Gérard Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*³ (2004).

Remontons à présent au débat sur la scientificité de la psychanalyse, ou, à défaut, sur sa validité. Freud lui-même a nourri cette controverse, élevant en 1923 la discipline dont il est le fondateur au rang de science. Au moins s'agit-il d'une des acceptions envisagées comme le montre sa triple définition de la psychanalyse, en réponse à une demande de l'*Encyclopédia Britannica* :

1/ investigation de processus psychiques ordinairement inaccessibles, autrement dit inconscients, 2/ psychothérapie par la parole, ou 3/ science nouvelle du psychisme naissant de cette double expérience.⁴

Cette définition conjugue trois dimensions liées et partiellement hétérogènes : une méthode de recherche sur l'origine du trouble psychique, l'invention d'une forme originale de thérapie et la prétention théorique au statut de science. Neurologue de formation, Freud ne se contente plus

¹ Pierre Délion, *Pas de pédopsychiatrie sans démocratie !*, Toulouse, érès, 2025, p. 34.

² Pierre Délion, *Psychothérapie institutionnelle et complexité*, Toulouse, érès, 2026.

³ Gérard Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2004.

⁴ Définition de la psychanalyse par son inventeur publiée en 1923 dans l'*Encyclopédia Britannica* et citée dans le *Dictionnaire international de la psychanalyse*, dir. Alain de Mijolla, Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 1285.

d'une approche purement organique ; il ouvre la question de la santé mentale à une réflexion sur le langage et la parole, largement inspirée par une fréquentation des œuvres artistiques, spécialement littéraires. Quant à la science, tout dépend des critères choisis pour la fonder.

Sur ce point, Karl Popper écrit en 1934 un ouvrage de référence, *La logique de la découverte scientifique*⁵. Le critère mis en avant pour définir la science et la distinguer de la métaphysique est celui de réfutabilité. Psychanalyse et marxisme sont spécialement visés. Trente ans plus tard, Popper complète ses analyses :

Si ce sont des confirmations que l'on recherche, il n'est pas difficile de trouver, pour la grande majorité des théories, des confirmations ou des vérifications. [...] une théorie qui n'est réfutable par aucun événement qui se puisse concevoir est dépourvue de caractère scientifique.⁶

La théorie comme la science mettent au jour des lois ou principes à caractère général. Tel est le cas pour les sciences dites dures. L'art, de son côté, nous fait entrer dans la singularité des êtres humains. Quant aux sciences humaines, leur statut est intermédiaire. En tant qu'êtres sociaux, les hommes peuvent se prêter à des observations générales de leurs comportements, mais chaque individu est aussi un sujet parlant et désirant.

Cette oscillation entre les savoirs généraux et l'expression de la singularité, trouve un écho intéressant chez Aragon dans *Blanche ou l'oubli* (1967), roman et métafiction, attentif aux sciences humaines, au structuralisme et à la linguistique, notamment⁷. Le personnage principal, Gaiffier, est un linguiste par ailleurs romancier. Dans le dernier chapitre, « Qui êtes-vous, Monsieur Bonheur ? », il énonce une théorie paradoxale du roman, comme « science de l'anomalie » :

La science progresse à chercher la règle de l'irrégularité, à *oublier* ce qui était jusque-là la règle, parce que la règle est mise en échec par l'irrégularité, l'anomalie, une seule. (p. 780)

Soudain Popper fait irruption sur la scène narrative, confirmant l'attention portée par Aragon aux débats culturels de son siècle :

Le roman est une science de l'anomalie. L'excellent M. Karl Popper qui disait que les meilleures hypothèses étaient les plus improbables faisait une remarque qui s'applique *remarquablement* aux romans. (p. 781)

Pirouette moqueuse pour esquiver la question ? Pas totalement, sans doute. Les compliments ironiques ouvrent sur une assertion paradoxale. Jouant sur l'ambiguïté sémantique science-savoir, Aragon va jusqu'à revendiquer l'affiliation de sa conception du roman à la définition de la science selon Popper encore évoqué plus loin sous les traits d'un de ses disciples :

⁵ Karl Popper, *La logique de la découverte scientifique*, [1934], Paris, Payot, 1973.

⁶ Karl Popper, *Conjectures et réfutations, La croissance du savoir scientifique*, [1963], Paris, Payot, 1985, Paris, Payot, 1985

⁷ A propos de cette œuvre de la dernière période, postérieure aux romans du *Monde réel*, Daniel Bougnoux, éditeur des *Œuvres romanesques complètes* pour La Pléiade, évoque un « tournant linguistique » (Aragon, *ORC*, V, 2012, p.1389).

En 1958, préfaçant les *Readings in linguistics*, mon éminent collègue Martin Joss écrit : *Une proposition scientifique est une proposition vulnérable*. Allez après cela nier le caractère scientifique du roman ! (p. 781)

La *science de l'anomalie* que vise selon lui le roman serait une science du particulier prenant en compte l'inscription individuelle du désir dans la relation littéraire. S'appuyant sur la relativité des descriptions du monde physique mise en avant par Einstein, Aragon use de la notion de contexte pour étendre cette relativité à chaque sujet humain :

Je dirai que nous tenons pour scientifique une proposition sans faille dans *un contexte donné*, qu'elle est scientifique dans la mesure où dans ce contexte-là elle n'est pas vulnérable, mais que si le contexte est remis en question la proposition perd le caractère scientifique. (p. 781)

S'ouvre ici une question qui n'est pas spécieuse, celle de l'articulation du général au particulier.

Bien avant les attaques médiatiques signalées plus haut, la psychanalyse a suscité chez d'autres penseurs des réserves dignes de considération qui s'ajoutent à celles de Popper. Deux d'entre eux nous semblent spécialement intéressants. Le premier est Ludwig Wittgenstein, fondateur de la philosophie analytique, autrichien d'origine devenu professeur à Cambridge. Un Viennois comme Popper, comme Russell⁸, dont il fut l'élève, et comme Freud... Les relations entre ces éminents penseurs, se recommandant tous de la rationalité et de la science, sont émaillées de désaccords et pas toujours empreintes de sérénité⁹. Tel n'est pas notre propos.

Selon Wittgenstein, notre connaissance du réel se trouve strictement enfermée dans les limites de notre langage. Cette thèse développée dans le *Tractatus logico-philosophicus* de 1922, est ensuite corrigée ou affinée par son auteur dans ses *Investigations philosophiques* de 1945¹⁰. Dans un texte de 1930, publié à titre posthume, on trouve encore cette assertion : « Ce qui appartient à l'essence du monde, le langage ne peut l'exprimer¹¹ ». L'essence du monde est l'affaire des métaphysiciens. La pensée de Wittgenstein procédant par aphorismes numérotés, détaillés en sous-ensembles, reste d'un accès difficile. Nous suivrons pour ce qui nous intéresse l'exégèse de Jacques Bouveresse et notamment son livre *Philosophie, mythologie et pseudo science / Wittgenstein lecteur de Freud*¹². Ce livre cite les *Leçons de Cambridge*, un des rares textes dans lequel Wittgenstein fait directement référence à Freud et sous une forme suivie : « Ce que Freud dit sur l'inconscient a l'air d'être de la science, mais en fait, *c'est simplement un moyen de représentation* » (1932-1935, cité dans Bouveresse, p. 39).

La pensée du psychanalyste commentée par l'auteur du *Tractatus* oscillerait entre

deux paradigmes, dont l'un, celui de la mécanique, lui semble correspondre à ce que doit être une approche scientifique impersonnelle des phénomènes concernés, alors que l'autre, le

⁸ Popper, Russell et Wittgenstein sont tous proches du Cercle de Vienne (Frege, Mach, entre autres) qui développa une nouvelle réflexion philosophique inspirée par le modèle scientifique et antimétaphysique.

⁹ Voir par exemple à ce sujet, Jean-François Malherbe, « Interprétations en conflit à propos du « Traité » de Wittgenstein » [article], *Revue Philosophique de Louvain* Année 1978 30 pp. 180-204, consulté le 2 avril 2026 : https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1978_num_76_30_5980

¹⁰ Édition de référence suivie ici : Wittgenstein, *tractatus logico-philosophicus* suivi de *investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, « tel », 1961.

¹¹ Ludwig Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, [1929-1930], Paris, Gallimard, « tel », 1975, p. 84.

¹² Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo science / Wittgenstein lecteur de Freud*, Cahors, L'Éclat, 1991.

paradigme anthropomorphique l'entraîne régulièrement du côté de ce que Wittgenstein appelle la mythologie. (*ibid.*, p. 50)

À la différence de la science qui remonte aux *causes* de phénomènes observés dans le monde naturel, la psychanalyse ne met au jour que des *raisons* élaborées dans le discours de l'interprète.

Néanmoins dans son « Avant-propos », Bouveresse nuance la critique adressée par Wittgenstein à Freud, le plus souvent de façon implicite :

Bien que je sois convaincu que les remarques de Wittgenstein disent bien ce qu'elles ont l'air de dire, à savoir que la psychanalyse n'a pas grand-chose à voir avec le genre de science qu'elle prétend être, je n'aimerais pas non plus donner l'impression d'avoir cherché essentiellement à les utiliser pour formuler une critique de plus contre la psychanalyse. [...]

Tout cela, bien entendu, n'enlève rien aux choses extraordinaires que Freud a réalisées du point de vue scientifique. (p. 10-11)

Malgré toutes les réserves possibles, la théorie freudienne continue à hanter ceux qui la commentent.

Il en va de même avec le fondateur de l'anthropologie moderne. Lévi-Strauss observe les sociétés traditionnelles des Amériques, note leurs récits, les compare et dégage des lois. L'ethnologue se fait ethnographe. La démarche fondée sur l'observation de récurrences objectives relève encore de ce qui vient d'être défini comme la vraie science.

Tout au long de ses écrits, des *Structures élémentaires de la parenté* aux *Mythologiques*, Lévi-Strauss a dialogué avec la psychanalyse, entre proximité et ironie. Le dernier chapitre de *La Potière jalouse*¹³ (1985) marque une distance maximale. Lévi-Strauss s'amuse à dégager une identité de structure entre *Œdipe-roi* de Sophocle et *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche (1851), « une tragédie sublime » et un « divertissement bouffon » (p. 1229). Contrairement à ce qu'a prétendu le père de la psychanalyse, il n'y aurait rien de particulier à découvrir chez le tragédien grec. Au-delà de ce qu'il présente lui-même comme « un jeu » (p. 1227), Lévi-Strauss dénonce ce qu'il nomme les « deux erreurs » de la psychanalyse : 1/ déchiffrer les mythes au moyen d'un code unique. 2/ Croire que les mythes emploient toujours tous les codes. Mais il nuance aussi sa critique : « Freud est injuste envers lui-même. Sa grandeur tient pour une part à un don qu'il possède au plus haut point : celui de penser à la façon des mythes ». (pp. 1214-1217). Et d'ajouter un peu plus loin cet éloge biaisé : « On ne doit pas hésiter à ranger Freud après Sophocle au nombre de nos sources de ce mythe » (p. 1218). Autrement dit, la psychanalyse est moins une science qu'une mythographie.

Toutefois, le glissement vers la mythologie ou la mythographie est moins clairement que chez Wittgenstein un critère anti-scientifique. Lévi-Strauss a montré dans *La pensée sauvage* (1962) que les mythes « primitifs » étaient un réservoir d'abstraction conceptuelle. Dans son analyse du code psycho-sexuel du mythe, il emprunte d'ailleurs à Freud une part de son vocabulaire, mais selon lui le mythe appréhende déjà cette pensée conceptuelle ou notionnelle : « J'essaye de montrer que des notions dont on crédite la psychanalyse – caractère oral, anal, etc. – sont déjà présentes à la pensée

¹³ Édition de référence : Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2008.

mythique » (p. 1166). La mise au jour de ces notions n'en est pas moins l'œuvre de Freud ; Lévi-Strauss réemploie ensuite ce vocabulaire abstrait.

La prétention théorique de la psychanalyse tournée en dérision résiste en quelque sorte au parallèle bouffon. Par ailleurs, si la science anthropologique minimise la part du sujet individuel, on relève chez l'auteur de *Tristes Tropiques* (1955) une fascination pour la littérature et un goût affirmé pour quelques écrivains à forte implication subjective : Proust, Baudelaire, Montaigne.

Revenons à présent au regard porté sur la psychanalyse par un écrivain à part entière, romancier et poète.

À l'écoute d'Aragon

La découverte des écrits de Freud fut importante pour les surréalistes. La pratique de l'écriture automatique théorisée par André Breton s'en fait l'écho dans le *Manifeste* de 1925 et promet d'ouvrir la littérature aux territoires de l'inconscient, appréhendés grâce à un relâchement de la censure s'exerçant sur la pensée du scripteur. Les textes obtenus dans un état de demi-sommeil ou de rêve éveillé rappellent l'incohérence des rêves nocturnes. Ils seraient, selon le *Manifeste*, des voies d'accès vers une connaissance nouvelle, ou encore, selon Desnos, maître des sommeils, la « Porte du second infini ¹⁴ » (1926).

Au sein du groupe, Aragon se signale par une réticence vis-à-vis de cette pratique peu présente dans ses écrits publiés, suspectant peut-être une part de simulation. *Le Paysan de Paris* (1926) évoque de façon moqueuse le maître viennois. Dans « Le Passage de l'Opéra » (1^{ère} partie), le narrateur nous donne à voir « *Libido*, qui, ces jours-ci a élu pour temple les livres de médecine et qui flâne maintenant suivie du petit chien Sigmund Freud¹⁵ ». Étrange évocation qui combine déplacement et métaphore cocasse ou irrévérencieuse : Freud transformé en chien, son métier rappelé par les livres de médecine, le néologisme latin *Libido* converti en figure allégorique d'une passante. Aragon aurait-il rallié le camp des anti-freudiens ? S'il a lu *Une Vague de rêves*, publié après le *Manifeste* de Breton (mais écrit juste avant), le lecteur se souvient peut-être que Freud figurait à la fin d'une liste énumérant « les Présidents de la République du rêve » (OPC, 2007, p. 92).

Que penser de ce changement de ton trop brutal pour être crédible ? Serait-ce qu'Aragon, s'il peut reconnaître la profondeur d'une pensée, se méfie des suiveurs et de tous ceux qui transforment une théorie en recettes ? L'insolite conversion de *Libido* raille discrètement le néologisme source de jargon. Pour les lecteurs décontenancés, le *Traité du style* (1928) dissipe l'équivoque. Freud y figure, aux côtés d'Einstein et de Rimbaud parmi « les grands postes émetteurs¹⁶ ». Le lecteur le comprend plus loin : « Je jette dans la balance ces deux épées, Freud, Einstein » (p. 142). Quant au « cas Rimbaud », ce qui est en cause n'est pas la grandeur du poète

¹⁴ Robert Desnos, « C'est les bottes de sept lieues cette phrase je me vois », in *Destinée arbitraire*, [1926], rééd. Paris, Gallimard, 1975, p. 50.

¹⁵ Aragon, *Le Paysan de Paris*, [1926], *Œuvres Poétiques complètes [OPC]*, dir. Olivier Barbarant, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2007, I, p. 167.

¹⁶ Aragon, *Traité du style*, [1928], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1983, p.70.

mais la dénaturation que lui infligent les suiveurs, c'est le rimbaldisme aussi grotesque que le baudelairisme des bourgeois qui réduisent dans *Les Voyageurs de l'Impériale* sa poésie du voyage à un exotisme de pacotille.

La confrontation à la psychanalyse traverse sans doute l'œuvre entière. Elle ressurgit à l'autre bout de celle-ci. *Théâtre / Roman* (1974) traite du théâtre au premier degré et de façon métaphorique. L'acteur Romain Raphaël, enfermé dans sa chambre, entend des pas dans l'escalier puis des coups frappés à sa porte. Le chapitre « L'Acteur rêve-t-il ? » associe dans ses dernières lignes anticipation (valeur exploratoire du roman) et interprétation :

Vous savez, Jules Verne, ces temps-ci, il a bien changé de caractère dans les yeux des gens. Le rêve aussi, avec Freud... Tout cela, ce sont des vieux messieurs qui se sont mis à jouer un drôle de rôle dans notre vie...

Idee de réveil : Si l'homme de l'escalier était le Professeur Sigmund Freud ? Il faudrait tout relire autrement. En fait, c'est ce qui nous arrive, pas seulement pour les rêves.¹⁷

« Changer de caractère » et « relire autrement » : il n'y a pas de dépositaire absolu du sens puisque celui d'un énoncé varie avec l'époque (les autres). Interpréter ou être interprété ? Le surgissement de Sigmund Freud en personnage rappelle cette possibilité pas toujours admise mais sans doute nécessaire. Nécessaire, mais non suffisante : quelques pages plus haut, Aragon glisse cette phrase : « Traduise qui peut¹⁸ » (p. 974).

Entre-temps et depuis deux décennies, la figure de Lacan a émergé dans le paysage culturel de l'époque, la faisant « changer de caractère ». Lacan et Aragon se sont mutuellement reconnus. Côté aragonien, la connivence ne s'établit pas sans distance humoristique. Plusieurs expressions apparaissent comme des pastiches des calembours lacaniens : « Comment taire » (p. 914), « le cygne à terre » (p. 1042), « L'allanguéu-sa-vente » (p. 1115). S'y ajoute, pour les moins attentifs, « le nom que porte le phallus » (p. 1137).

Le *Séminaire XI*, de son côté, cite en 1973 deux quatrains du « Contre-Chant », section du *Fou d'Elsa* (1963) :

Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon œil est vide et comme eux habité
De l'absence de toi qui fait ma cécité¹⁹

Ces vers apparaissent sur la première page du chapitre II, « L'inconscient freudien et le nôtre ». L'inconscient et le transfert sont deux des « quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », objet de ce séminaire et trait d'union entre le psychanalyste et l'écrivain.

Les vers aragoniens assignent à l'expression poétique la fonction d'outrepasser ce que le sujet clivé ne peut assumer directement. Le sujet dédoublé de cet ultime roman sait mais ne veut ou ne

¹⁷ Aragon, *Théâtre / Roman*, 1974, ORC, V, p. 979.

¹⁸ Voir à ce sujet, Roselyne Waller, « "Traduise qui peut : à propos d'un chapitre de *Théâtre / Roman*, "L'Acteur rêve-t-il ? " », *La Lecture littéraire*, n° 9, 2007, 111-129

¹⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 25

peut savoir. Il sait la mort d'Elsa, mais quelque chose en lui ne l'admet pas ; il sait la faillite de l'idéal communiste mais ne peut se résoudre à abandonner le rêve d'émancipation humaine. Bien au-delà du sujet Aragon, cette structure du déni touche en profondeur à un mal de notre époque. Différentes formes de schizophrénie semblent en effet reléguer au second plan le refoulement, encore dominant dans la société viennoise fin de siècle.

Pour décrire le sujet psychotique ou schizophrène, Lacan, approfondissant la notion freudienne de *Verwerfung* (rejet) invente le néologisme de *forclusion*, plus expressif. Les spécialistes la définissent ainsi :

Concept forgé par Jacques Lacan pour désigner un mécanisme spécifique de la psychose par lequel se produit un rejet d'un signifiant fondamental hors de l'univers symbolique du sujet. Quand se produit ce rejet, le signifiant est *forclus*. Il n'est pas intégré à l'inconscient comme dans le refoulement et fait retour sous forme hallucinatoire dans le réel du sujet.²⁰

La rencontre entre Aragon et Lacan s'opère donc sur le terrain poétique. La puissance expressive de la poésie permet d'outrepasser les limites de l'indicible, de l'entrevoir et de le donner à voir à autrui. Elle se décline en métaphore dans les vers du « Contre-Chant » et en miroir poétique dans l'écriture romanesque qui pousse le procédé à l'extrême durant la troisième phase de l'œuvre aragonienne. Ce jeu permet par analogie de lire un peu mieux dans le miroir de l'autre dédoublé : l'Auteur, le Narrateur, l'Acteur, le Metteur en scène, Montchrestien, écrivain baroque du XVI^e siècle, auteur des *Lacènes*, pièce dont le héros se nomme Cléomène... L'action se passe dans l'Antiquité et évoque, en abîme, le fourvoisement de l'idéal révolutionnaire. L'intertextualité est donc une pièce essentielle du dispositif d'approche poétique²¹.

Avouons que nous sommes pour le moins sceptique devant les formules mathématiques dont Lacan agrément ses *Écrits*, comme si le recours à cette forme de langage devait leur conférer l'aura de scientificité rêvée déjà par Freud, avouons tout simplement que la plupart du temps, nous n'y comprenons pas grand-chose. En revanche, nous croyons discerner dans cette pensée effervescente de fortes intuitions. Ce qui se dit autour de la forclusion en est une.

Pour Wittgenstein, le réel et l'inconscient sont des notions métaphysiques. Nous n'en avons que des représentations par le langage. Les représentations vraies de la réalité données par la science, s'opposent aux représentations mythologiques forgées par la psychanalyse quand elle prétend mettre au jour l'inconscient. Lisons plutôt *Le Tractatus* : « La proposition est une image de la réalité. / La proposition est une image de la réalité telle que nous nous la figurons » (p. 51). Pensée binaire.

Lacan²² propose quant à lui un modèle ternaire, «Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (1953), qui nous paraît mieux adapté pour penser ce qui se passe en régime littéraire. L'imaginaire,

²⁰ Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p. 313.

²¹ Voir à ce sujet, Maryse Vassevière, *Aragon romancier intertextuel*, Paris, L'Harmattan, 1998.

²² Lacan, Jacques, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », 1953, repris dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Le Seuil, 2005. Le schéma du nœud borroméen, version topique plus complexe, date quant à lui de 1972 ; il été proposé dans le séminaire XIX, *ou pire*, inédit (Voir à ce sujet Alain de Mijolla, dir., II, p. 1927).

distingué du symbolique (la dimension socialisée du langage), ne saurait en effet se réduire à une représentation fautive : il recouvre aussi le rêve nocturne et le fantasme (ou rêve diurne), mais encore l'hallucination : tout un pan de notre vie psychique à l'œuvre dans l'écriture-lecture.

Or, et c'est l'autre point sur lequel Aragon rejoint Lacan, l'approche poétique de la forclusion requiert l'interprétation transférentielle. L'écrivain ne le dit pas de façon aussi directe mais il le donne à comprendre en intégrant dans la chaîne des dédoublements le *Lecteur* comme tierce personne. *L'anonyme*, dernier chapitre de la longue première partie consacrée à « L'Homme de théâtre », énonce fortement : « *L'Homme écrit* du roman n'a d'existence que pour autant qu'il devienne l'homme lu. » (p. 1186). Par cette affirmation, Aragon se démarque de la prétention à cumuler les rôles du scripteur et de l'interprète. Nous avons montré ailleurs²³ que ce rêve hante un texte comme *L'Amour fou* (1937) d'André Breton. L'auteur, revenant sur ses errances parisiennes au marché aux puces et sur les objets achetés en compagnie du sculpteur Giacometti, se fait son propre analyste. Dans la poétique bretonienne, l'absolu de connaissance ainsi visé est symbolisé par le cristal. Des psychanalystes de renom se sont intéressés à cette « auto-analyse » et ont mis au jour des zones de méconnaissance. C'est de l'impossibilité de l'auto-analyse que Freud tira sa théorie du transfert²⁴. L'intuition poétique de Breton dépassant ses prétentions théoriques, nous avons montré que surgit sous sa plume, en contrepoint au cristal rêvé, l'image du sempervivum, cette plante des Canaries « qui jouit de la propriété effrayante de continuer à se développer en n'importe quelles conditions²⁵ ». Nul ne peut empêcher l'interprétation d'autrui de prospérer dans d'autres contextes. Aragon intègre cette dimension à son écriture.

Pour autant, nous n'ignorons pas que le transfert qui se joue dans le rapport à l'œuvre littéraire sur les deux versants, auctorial et lectoral, n'est pas exactement le même que celui que décrit Freud lorsque l'analyste et l'analysant, allongé sur le divan, sont en présence et reliés par l'échange oral de paroles.

Autrement dit, nous ne sommes pas sûrs de souscrire à la dénomination adoptée par Lacan (avec beaucoup d'autres) lorsqu'il désigne le *transfert*, aussi bien que l'*inconscient* comme « concepts fondamentaux de la psychanalyse ». Jacques Bouveresse nous semble aller dans notre sens lorsqu'il déclare au seuil de son essai :

Il est [...] difficile de soutenir que nous disposions aujourd'hui d'un concept cohérent et scientifiquement irréprochable de l'inconscient, qui satisfasse les conditions imposées par la théorie freudienne. (p. 11)

Nous pourrions aussi, dans le même ordre d'idées, évoquer Saussure dont l'hésitation terminologique est éclairante lorsqu'il s'agit pour lui de nommer les deux faces du signe linguistique :

²³ Voir notre essai, *Le Roman de la lecture*, Liège, Mardaga, 2004 et spécialement le chapitre « Cristal et sempervivum : l'écriture allégorique d'André Breton dans *L'Amour fou* ».

²⁴ Lettre à Wilhelm Fliess de 1897, citée dans *Dictionnaire de la psychanalyse* (Roudinesco et Plon, dir.) p. 50.

²⁵ André Breton, *L'Amour fou*, [1937], in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, II, 1992, p. 740.

Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant*²⁶

Signifié est mieux adapté pour nommer les sens parfois stratifiés d'un même mot. À la place de concept, qui impliquerait une catégorie cohérente, nous proposons de recourir au mot *notion*, plus souple, voire, comme nous l'avons annoncé d'entrée pour l'inconscient, à celui de *question*, plus ouvert.

La méditation prolongée sur les textes littéraires d'Aragon nous renforce dans cette supposition d'un inconscient pluriel. L'écrivain croiserait ici Philippe Hamon (1984) qui n'exclut pas l'idéologie, au croisement des disciplines, du principe de méconnaissance :

Signifier, nous le savons tous, c'est exclure, et inversement. Toute production de sens est exclusion, sélection, différence, opposition, toute marque est démarquage, et inversement, toute figure est présence et absence, tout posé suppose présupposés. Là-dessus le linguiste, le psychanalyste, l'anthropologue, le rhétoricien, le poéticien semblent s'accorder totalement²⁷

Hamon rejoint Duchet²⁸ qui avait déjà avancé l'idée d'un inconscient idéologique. Chacun peut en mesurer l'importance, tant il est difficile pour ne pas dire vain de chercher à convaincre l'autre de la justesse de tel ou tel point de vue dans les domaines politique ou éthique. Les soubassements affectifs de l'idéologie expliquent sans doute ces blocages. On peut ici se remémorer les vers d'Aragon écrivant dans *Le Voyage de Hollande* (1963) : « Tant pour le plaisir / Que la poésie / Je croyais choisir / Et j'étais choisi / Je me croyais libre / Sur un fil d'acier / Quand tout équilibre / Vient du balancier²⁹ » Grâce à la littérature, peut-être le blocage idéologique est-il en mesure de se fissurer. La puissance de la forme poétique ou la force émotionnelle du récit seraient-elles plus efficaces pour lever les barrières idéologiques que tous les efforts de persuasion ?

Il existe aussi un débat théorique entre psychanalystes sur le contenu de l'inconscient. Représentation de mots ou représentation de choses ? Ricoeur penche du côté des mots :

la psychanalyse est possible comme retour à la conscience parce que, d'une certaine façon, l'inconscient est homogène à la conscience ; il est son autre relatif et non pas l'absolument autre.³⁰

Cet inconscient-là est celui des pensées refoulées que mettent au jour la cure ou l'interprétation des rêves. André Green envisage dans *Le Travail du négatif*³¹ une catégorie plus large incluant le refoulé, le forclos et différentes formes apparentées comme l'hallucination négative. Aragon oscille entre les deux dans *Théâtre / Roman*. Le Professeur Freud frappant à la porte est un candidat à l'interprétation comme mise au jour de mots enfouis. C'est le versant positif du « Traduise qui peut ». Mais si comme nous en avons émis l'hypothèse, la structure dominante du livre est celle de la psychose, la balance penche à nouveau vers le négatif. « Dans ce que je vois il y

²⁶ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, [1916], Paris, Payot, 1974, p. 99.

²⁷ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1984, p. 11.

²⁸ Claude Duchet, « Introduction : positions et perspectives », in Cl. Duchet (dir.), *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p. 4.

²⁹ Aragon, « l'Été pourri », in *Le Voyage de Hollande*, [1963], *OPC*, II, p. 960-961.

³⁰ Paul Ricoeur, *De l'interprétation*, Paris, Le Seuil, 1965, p. 451-452.

³¹ André Green, *Le Travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993, rééd. 2011.

a toujours ce que je ne vois pas », déclare le Metteur en scène Daniel à l'acteur Romain Raphaël » (p. 1065). Les moyens littéraires pour faire éprouver ce qui ne peut être dit sont notamment l'ellipse et le blanc qui ponctuent le face à face en quatre temps entre les deux protagonistes. Le corps joue dans ce livre un grand rôle. Il est ce dont le sujet ne peut parler lorsqu'il s'agit de lui-même, mais dont le roman donne à éprouver l'impact puisque ses protagonistes, acteur ou metteur en scène, se trouvent incapables d'incarner les mots d'autrui :

Et l'Acteur ne pourra plus parler que le langage imposé... pas seulement le langage d'un auteur, ancien ou moderne, mais ce qu'il en fait, lui, le metteur (*du verbe mettre*), sa folie, sa salive, s'emparant de l'autre au point que cela prend par instant un caractère physique (p. 1050)

Pour chaque locuteur, son propre corps est cette part du Réel qui lui échappe. Elle fait retour à deux reprises sous forme chiffrée. Daniel, qui fut jeune déporté et échappa au four crématoire, porte encore sur son bras les chiffres 7.7.7.9. Le Protestant Montchrestien tomba dans une embuscade et disparut corps et biens, ne laissant de lui selon Malherbe qui conte cette fin, qu'un billet retrouvé dans ses affaires et portant ces mêmes quatre chiffres : 7.7.7.9. Aragon, reprenant les chiffres à l'identique, fait résonner en écho l'empreinte de l'innommable. « Tout abord du Réel est tissé par le nombre », écrit de son côté Lacan dans le, *Séminaire XXII* (1974-1975).

Blanche ou l'oubli fait apercevoir un autre versant de l'inconscient, plus collectif. Non celui des images et archétypes comme le proposa Jung, mais celui que recèlent les langues sous deux formes : 1/ l'amas des significations enfouies et collectivement oubliées ; 2/ la structure qui détermine à notre insu notre manière de penser.

Pour les sens enfouis, le début du roman cite longuement la grammaire de Damourette et Pichon (un linguiste et un psychanalyste associés) :

Ni ces grands amas de coquilles si patiemment remués et examinés par les antiquaires norvégiens ; ni ces lacs italiens et suisses dont M. Troyon et ses émules explorent les rivages et interrogent du regard et de la sonde les eaux transparentes, ni les cavernes fouillées par M. Lartet ; ni ces antiques sépultures d'un peuple sans nom, qui se retrouvent des plateaux de l'Atlas aux terres basses du Danemark, ne nous livrent d'aussi curieux secrets que les riches et profondes couches du langage où se sont déposées et comme pétrifiées les premières conceptions de l'homme naissant à la pensée, les premières émotions qu'il a éprouvées en face de la nature, les premiers sentiments qui avaient fait battre son cœur. (p. 435)

À l'autre bout du roman, le chapitre « Un perpétuel mourir », évoque Wilhelm von Humboldt, précurseur de la linguistique comparée, qui s'intéressa à la manière dont la morphologie des langues conditionne à notre insu notre pensée. Soit, dit avec les mots prêtés à Gaiffier, spécialiste des langues de l'Indonésie, ce qui « façonne l'âme d'un individu » (p. 704).

Les romans de la dernière période confirment donc la nécessité de penser la notion d'Inconscient au pluriel, bien au-delà du refoulé classique. Ce propos rejoint celui de Jacques Rancière, pour qui l'art, spécialement la littérature, met en œuvre un *inconscient esthétique*, lequel fait entendre « la voix anonyme de la vie inconsciente et insensée³² ».

³² Jacques Rancière, *L'Inconscient esthétique*, Paris, Galilée, 2001, p. 57.

De l'inconscient à l'homme : dialogue avec Foucault

Aragon cite Foucault (1966) dans *Blanche ou l'oubli* :

Parmi les livres qui me sautent aux yeux, sur les rayons de la bibliothèque, il y a bien entendu le bouquin de Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, sorti pendant que j'étais malade. [...] Par exemple : ...*on a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit...* qui est de ces phrases dont je suis poursuivi (p. 742).

La phrase se situe au plus près de la poétique aragonienne. Reprenant à son compte un néologisme forgé par sa compagne Elsa Triolet, romancière russophone d'origine, Aragon situe au cœur du processus de création *l'arrière-texte*, oscillant, comme la pensée, entre l'intelligible et le sensible. L'*arrière-texte* procède du sujet existentiel confronté à la matière verbale. Transgressant la frontière entre l'auteur et ses personnages, *l'Après-dire* en donne une version quasiment biographique, polarisée du côté d'un verbe refoulé ou indicible :

Aujourd'hui, la contrebande n'est pas, n'est plus cet art de dire aux uns ce que les autres n'entendent pas, ne doivent pas entendre. Elle est d'autre nature, elle est *l'arrière-texte* [nous soulignons], comme Elsa disait de Tchekhov, ce qui restera toujours l'*arrière-texte*. Cette conversation d'elle et de moi. (p. 820)

Mais Aragon écrit aussi, dès 1957, ce qui s'apparente à l'autre versant de l'*arrière-texte* : « Et je pense que si nous entrons dans un musée [...] c'est précisément qu'il y a de l'irréductible aux mots³³ » Pour Foucault, comme pour lui, les mots n'enferment pas tout notre rapport au réel et c'est l'art qui nous le fait comprendre.

Les deux livres dont la publication n'est séparée que d'une année, se font écho selon une espèce de symétrie inversée. *Les Mots et les choses* commence par une magistrale leçon sur Velazquez et se termine par un chapitre intitulé « les sciences humaines ». *Blanche ou l'oubli* propose une rêverie romanesque sur l'homme, ce composé de mémoire et d'oubli, rêverie alimentée par la lecture de nombreux travaux en sciences humaines.

Les sciences de l'homme reposent selon Foucault sur ce qu'il appelle le *trièdre des savoirs* : « La biologie, l'économie et la philologie » (p. 367). Les deux dernières faces du trièdre permettent de réintégrer marxisme et psychanalyse, comme le montre pour la psychanalyse ce passage :

On dira donc qu'il y a « science humaine » non pas partout où il est question de l'homme, mais partout où on analyse, dans la dimension propre à l'inconscient, des normes, des règles, des ensembles signifiants qui dévoilent à la conscience les conditions de ses formes et de ses contenus. (p. 376)

La pensée complexe dont Foucault analyse le fonctionnement l'amène à la distinction essentielle en *science* et *savoir* :

La culture occidentale a constitué, sous le nom d'homme, un être qui, par un seul et même jeu de raisons, doit être domaine positif du *savoir* et ne peut être objet de science. (p. 378)

³³ Louis Aragon, Jean Cocteau, *Entretiens sur le musée de Dresde*, Editions Cercle d'Art, 1957, Paris, page 10.

Le « jeu de raisons » évoqué dans cette phrase nous intéresse tout particulièrement. Serait-il la clef du problème posé par le statut de la psychanalyse ?

Pour penser cette pluralité des raisons, nous pourrions faire un détour par la pensée de Kant, telle que l'expose Alain Renaut³⁴. Kant distingue une *raison qui classe*, selon le jugement *déterminant* (objet de la première *Critique*, dite de la *raison pure*) et une *raison qui relie*, selon le jugement *réfléchissant* (objet de la troisième *Critique*, dite du *jugement*). L'une produit des catégories homogènes appliquées à un monde naturel objectivé ; l'autre intègre la dimension humaine. Plus récemment, Robert Brandom aborde encore le sujet dans son essai *L'articulation des raisons*³⁵.

Nous pourrions aussi leur associer cette phrase de *Blanche ou l'oubli* : « il ne suffit pas d'avoir raison pour avoir raison » (p. 738). Aragon, qui paya cher son engagement communiste et son attachement idéologique à ce qu'on appelait encore souvent au siècle dernier, le « socialisme scientifique », creuse ici la catégorie de la raison. Pour ce qui est des sciences humaines, si l'on s'obstine à employer cette expression, ou plutôt, s'agissant du *savoir sur l'homme*, le principe du jugement critique et de la reconnaissance de l'erreur n'est pas moins important que pour les sciences dures.

Foucault revient en 1969 sur la distinction entre science et savoir dans un nouvel essai, *L'Archéologie du savoir* :

Ce que l'archéologie essaie de décrire, ce n'est pas la science dans sa structure spécifique, mais le domaine, bien différent, du savoir. [...] C'est dans l'interstice des discours scientifiques qu'on a pu décrire le jeu des formations discursives.³⁶

Le savoir, dès qu'il touche à l'humain, à ce que Foucault décrit dans ce livre comme les « formations discursives », se situe du côté de l'*épistémè*. À propos de l'archive, ce fondement de l'historicité humaine, il note encore :

la description de l'archive [...] commence avec le dehors de notre propre langage ; son lieu, c'est l'écart de nos propres pratiques discursives (p. 180)

Cette approche archéologique résonne, côté aragonien, dans *Blanche ou l'oubli*. L'essai de Foucault n'a pas encore paru, mais la dimension archéologique de sa pensée, inséparable de l'historicité des faits humains, a déjà trouvé à s'exprimer en 1963, dans *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical* (PUF). Aussi, le romancier, attentif aux évolutions de la pensée d'autrui, peut-il évoquer « cette "archéologie des sciences humaines", comme Foucault veut que cela en soit une » (p. 743).

Dans l'œuvre d'Aragon, l'intérêt pour l'archéologie est en vérité bien antérieur. On le trouve dans un passage de *La Défense de l'infini*, ce « roman des romans » amorcé durant la période surréaliste, objet d'un autodafé partiel. Le *Projet de 1926*, reconstitué par Lionel Follet, évoque la rencontre dans une église du narrateur et d'un archéologue. Juché sur un onagre fabuleux, grâce

³⁴ Alain Renaut, *Kant aujourd'hui*, 1997, rééd. Paris, Flammarion, 1999.

³⁵ Robert Brandom, *L'articulation des raisons* (2000), Paris, Le Cerf, 2009, trad. Claudine Tiercelin et Jean-Pierre Cometi.

³⁶ Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « tel », 1969, p. 264-265.

auquel il survole l'espace du monde réel à la manière du narrateur balzacien omniscient, il s'introduit dans le bâtiment par le toit et fait aussitôt une rencontre importante :

Il me saisit par la manche, comme je descendais de ma bête et me montrant le chapiteau : « Tout enthousiasme meurt si je n'en retrouve pas le signe, je ne suis pas un homme, non, si je ne le partage point. Je suis ainsi à la trace de grandes émotions disparues³⁷ ».

La scène est ici allégorique. Cet archéologue, arrêté devant un « chapiteau roman » – ou un chapitre de roman – figure déjà le lecteur que son acte, par fiction interposée, met en relation avec cet autre sujet, l'auteur, lequel consigna dans la chair de son écriture la part intime « de grandes émotions ».

Si l'archéologie établit un lien entre le philosophe et l'écrivain, elle est aussi le moyen de comprendre ce qui les différencie. Là où le philosophe pense de façon réflexive, articulant avec rigueur les formations discursives impliquées dans le savoir archéologique, l'écrivain (l'artiste) pense par figures. Figures narratives, comme dans le roman allégorique³⁸ esquissé en 1926, figures métaphoriques, comme dans *Théâtre / Roman*, qui insère une histoire entre gens de théâtre dans une structure poétique. Le théâtre, au sens institutionnel du terme, est simultanément l'image du théâtre intérieur de l'écriture lecture, d'un moi, de part et d'autre démultiplié.

Il se pourrait que le théâtre soit l'image la plus adéquate pour traiter de la relation littéraire et artistique. La « leçon inaugurale » de Foucault sur *Les Ménines* de Velasquez (1657) le donne à comprendre. Dans une salle du Palais qui lui sert d'atelier, le peintre s'est représenté, en train de peindre, le regard dirigé vers le devant de la scène, au-delà du cadre du tableau. Au centre, on voit l'infante Marguerite-Thérèse, entourée de ses suivantes (les ménines), qui fait la révérence tournée vers des spectateurs non représentés sur la toile mais qui sont les destinataires de son geste. Il s'agit du roi et de la reine, précise Foucault, qui fait remarquer leur reflet dans le miroir situé au fond de la pièce. Lorsque nous regardons ce tableau, nous occupons cette même position d'extériorité à la scène représentée. Une porte s'ouvre au fond, laissant entrevoir la silhouette d'un homme, le chambellan de la reine, selon l'interprète. Enfin, du tableau en cours de réalisation, nous ne voyons que l'envers. Par ces effets cumulés, le peintre espagnol creuse la notion de réalisme artistique, nous contraignant à imaginer ce qui n'est pas représenté. « Dans ce que je vois, il y a ce que je ne vois pas ». À sa manière, la peinture ainsi réalisée est aussi un théâtre, croisant, en amont et en aval de l'œuvre, les regards du peintre et du spectateur.

Si le théâtre est une métaphore bien adaptée pour évoquer la relation littéraire, c'est aussi qu'il en exemplifie plusieurs aspects essentiels : activation et présentation du langage comme parole créatrice, soumission du sens de tout énoncé à un contexte discursif, susceptible de se renouveler avec le surgissement de nouveaux contextes, générateurs de nouvelles mises en scène. Loin de

³⁷ Aragon, « Le Projet de 1926 », in *La Défense de l'infini* [1923-1928], éd. L. Follet, Paris, Gallimard, Les cahiers de la NRF, 1997, p. 65.

³⁸ Sur le goût d'Aragon pour l'allégorie, voir aussi, Anne-Elisabeth Halpern, & Alain Trouvé, dir. (2003). *Une tornade d'énigmes* Le Paysan de Paris d'Aragon. Paris, L'Improviste, 2003

renfermer un sens absolu sacralisé³⁹, la littérature, cette relation esthétique aux textes née avec l'époque moderne, pourrait n'être que le développement interactif de la notion d'homme, chaque nouvel interprète rebondissant sur les zones de méconnaissance perceptibles chez ses prédécesseurs. Aussi nous semble-t-il nécessaire de nuancer la position de Foucault dont le chapitre « Les sciences humaines » semble annoncer la fin de l'homme : « L'homme est en train de disparaître » (1966, p.397). Disparition de l'homme comme entité métaphysique, sans doute, mais non au sens évolutif. De cette révision permanente des hypothèses sur l'homme, l'archéologie donne une image également appropriée.

Du point de vue de la relation artistique ou littéraire, la présence active d'un inconscient à l'œuvre semble donc indiscutable, mais ouvre sur une multiplicité de points de vue, ne serait-ce qu'en raison du dédoublement propre à toute relation. Si l'on pousse l'analyse en s'appuyant sur les suggestions d'un écrivain de la spécularité comme Aragon, le croisement des perspectives sur l'inconscient s'enrichit au point d'en faire éclater l'idée. L'inconscient qui ne peut être *concept* au sens de catégorie homogène, devient au mieux *notion hétérogène*. La névrose et la psychose de la théorie analytique y croisent les inconscients idéologique, linguistique et l'énigme pour chacun de son propre corps.

L'opposition entre démarche scientifique, garante de vérité, et démarche psychanalytique, à caractère mythologique, repose sur une vue tronquée du mythe, qui peut en effet n'être que mystification mais se comprend aussi comme scénario narratif complexe susceptible de renfermer une part de vérité humaine, toujours à redécouvrir. La littérature, au sens moderne, prend ici le relais du mythe. C'est ce dont avait eu l'intuition Aragon intitulant l'ouverture du *Paysan de Paris*, « Préface à une mythologie moderne ». Ici Lévi-Strauss diverge de Wittgenstein.

Dans la quête d'une connaissance élargie, donnant accès à un savoir individuel et social sur l'homme, le partage s'effectue entre une écriture littéraire figurée et une interprétation réflexive, celle de la théorie littéraire ou de la philosophie. L'une et l'autre relèvent de la démarche archéologique.

La reconnaissance de l'autre, comme sujet distinct de soi, rend vain le rêve d'une textualité absolue encore présent dans les années 1970⁴⁰ et permettant à un scripteur, lecteur de soi-même, de cumuler tous les rôles. Une *science* de la littérature, transcendant les couples sujet-objet, auteur-lecteur, est littéralement impossible. La diffraction augmente avec la prise en compte de l'historicité des cultures⁴¹. La science a fait place à l'appréhension poétique de la relation artistique et à un *savoir*

³⁹ Voir à ce sujet notre article, « L'archéologue, le prêtre et le personnage impossible », in *Approches Interdisciplinaires de la Lecture*, n° 17, « Lecture littéraire et archives du personnage », Reims, Épure, (à paraître, mai 2026).

⁴⁰ Voir à ce sujet l'article « Texte (Théorie du) », rédigé par Barthes en 1973 pour l'*Encyclopédia Universalis*, repris dans *OC*, IV, Paris Le Seuil, 2002, p. 443-459. Dans ce Texte avec une majuscule, pensé au carrefour de la psychanalyse, de la sociologie marxiste et de la linguistique, sujets écrivant et lisant viendraient se fondre en une seule unité théorique.

⁴¹ À noter, dans *Blanche ou l'oubli*, cette incidente malicieuse et profonde : « Le temps perdu, cette expression a changé de caractère depuis Proust. » (p. 723).

sur l'homme plus que jamais d'actualité. Il ne peut se concevoir hors d'un échange élargi entre individus faisant résonner d'un sujet à l'autre la parole créatrice⁴².

Alain Trouvé
Université de Reims
17 avril 2026

⁴² Voir à ce sujet notre essai, *La littérature comme échange verbal différé*, Bruxelles Peter Lang, 2024.